

sonne ne viendrait le déranger ; à peine était-il étendu sur l'herbe, qu'il entend un singulier bruit, comme quelque chose qui cherchait à écarter les branches ou les hautes herbes qui l'entouraient ; il se retourne inquiet, et qu'aperçoit-il ?..... Un gros loup qui braquait ses yeux sur les siens !

Vous pouvez croire aisément à la frayeur de Paul. Tout tremblant, il chercha d'abord à se sauver, mais le loup le suivait. Voyant cela, il eut l'idée de grimper sur l'arbre contre lequel il s'était établi si à l'aise. Avisant la plus grosse branche, il s'y installa de son mieux et le loup partit. Paul resta dans cette position toute la journée ; il ne savait que devenir, lorsque la faim lui rappela que ses petites provisions étaient placées au bas de l'arbre. Il avait bien envie de descendre, mais il aperçut le loup qui faisait sentinelle et paraissait convoiter son panier. Que faire ? Paul se mit à pleurer, mais à pleurer à chaudes larmes. C'est alors qu'il regretta d'avoir quitté sa maison. A force de pleurer, il finit par s'endormir sur son arbre. Dans la nuit, il se réveilla subitement.

Si Paul était méchant, il était brave. Donc il attendit le jour, et comme c'était l'éte, il ne se fit pas attendre longtemps. Le soleil levant éclairait l'espace, et, dans ce moment, Paul se vit entouré de douze gros loups qui rôdaient autour de l'arbre tout en mangeant le contenu de son petit panier. Vous devez comprendre l'anxiété de Paul ; rien à manger ni à boire et douze loups qui le dévoreraient des yeux en attendant qu'ils pussent dévorer sa chair ! Grand était son embarras. Il fouilla dans ses poches et y trouva quelques noix vertes qu'il essaya de briser avec son couteau ; mais voilà que le couteau lui échappa des mains. Pas de chance ! se dit-il. Il attend encore ; les loups le dévisageaient à l'aise, ce que voyant, il se rendormit. Lorsqu'il s'éveilla, il considéra un moment le terrain.....les loups étaient partis. Mais ils pouvaient revenir...que faire ?

Plein d'ardeur pour retourner chez lui, il descendit doucement de sa demeure improvisée, regarda attentivement autour de lui, et, rampant sur l'herbe ainsi que le fait une couleuvre, il atteignit prestement le grand chemin. Pris de fatigue, il eut la bonne chance de rencontrer un habitant du village qui connaissait sa subite disparition et le ramena d'abord chez le bon curé, lequel lui fit un long sermon et le ramena à ses pauvres parents qui ne savaient que penser sur le triste sort de leur enfant.

Cette leçon a profité au petit Paul. Depuis cette fameuse escapade, son caractère s'est amélioré, ses camarades jouent sans crainte avec lui, et le maître d'école lui donne des bons points.

Chers enfants, soyez toujours soumis envers vos parents ; écoutez bien leurs conseils. La conduite du petit Paul vous prouve qu'un enfant est toujours puni lorsqu'il n'obéit pas à ceux qui ont mission de le protéger, de lui apprendre les dangers qui menacent chaque jour sa vie.

G. SMITH.

### Les deux mourants.

Durant l'affreuse guerre civile qui désolait, il y a quelques quatorze ans, la grande république américaine un prêtre traversait un champ de bataille jonché de morts et de mourants. Il rencontre un soldat Irlandais près d'expirer : une médaille de la Vierge pendait à son cou, et il pressait sur ces lèvres un crucifix ! Voyant le prêtre s'incliner : —Allez, allez, lui dit-il avec effusion ; moi, je suis prêt ; mais il y a là-bas un jeune protestant, de mes amis, qui a besoin de vous.

Le missionnaire part et arrive au jeune homme indigné : il était baigné dans son sang.

—Veux-tu mourir dans la vraie religion de Jésus-Christ ?

—Oui, oui, je veux mourir catholique.

Et le prêtre de courir à la plage voisine ; faute de vase, il trempe son mouchoir dans la mer et revient exprimer sur le front du mourant l'onde régénératrice. Il allait continuer sa charitable tournée, quand le néophyte se soulevait :

—Reste avec moi, dit-il, je t'en conjure. Tous les autres blessés sont catholiques, ils savent mourir ; moi, protestant encore tout à l'heure, je ne sais pas mourir.

Quelle parole ! Ah ! bénie soit mille fois notre religion sainte ! C'est parce qu'elle possède la vérité, qu'elle apprend à bien vivre, et par là même à bien mourir ! !

### Un Anniversaire.

(Suite.)

Ma mère avait, depuis quinze jours déjà, son idée dans la tête. Le matin, elle nous donna de gros vêtements, qu'elle avait préparés en arrangeant pour nous pendant ses nuits ceux que mon père ne portait plus. Il y avait bien des pièces et des morceaux, dans ces vêtements ; mais ils étaient chauds et commodes. Nous partîmes tous les cinq, le cœur content, par la pensée d'être utiles, et moi très-fier d'avoir été jugé digne par ma mère de pouvoir déjà l'aider. Ma mère vint sur la dernière marche et nous suivit des yeux tant qu'elle put. Quand nous eûmes tourné le coin de la rue, mon cœur se serra ; mais je pensai que j'étais le chef et que je devais donner l'exemple de la bonhumeur aux autres. Je leur expliquai, pendant le chemin, ce que nous allions faire. Je leur répétai les paroles de notre mère. Ils me promirent de m'obéir, et tout se passa comme il avait été convenu.

Le soir, nous revînmes avec deux shellings, bien fatigués, mais satisfaits et bien portants. Ma mère nous attendait sur la porte. Quelle fête elle nous fit !

Mon père, qui avait appris d'elle dans la journée ce que nous avions dû faire, nous fit assoir sur son lit l'un après l'autre, moi le dernier.

—Gregory, me dit-il tout bas, ce jour doit être un grand jour pour toi, tu sais, dès aujourd'hui, que l'homme doit et que l'homme peut vivre de son travail. C'est de bonne heure que tu apprends cela ; c'est peut être tant mieux. Il n'est jamais trop tôt pour regarder la vie bien en face. Tu m'as remplacé aujourd'hui auprès de la mère et de tes frères et sœurs ; promets-moi qu'aussi longtemps qu'il le faudra, et toujours, si c'est toujours, tu seras pour eux ce que tu as été aujourd'hui ; promets-moi que, quand tu seras grand, tu ne les abandonneras jamais—de même que je ne les aurais jamais abandonnés, moi, si cela eut dépendu de moi....

—Oh ! père, lui dis-je, tu vas guérir.

—Que la volonté de Dieu se fasse ! Gregory, me répondit-il.

—Quand à moi, père, repris-je, pour ce qui est de mes frères et de ma chère maman, sois tranquille.

—Je le suis, me dit-il en essuyant la sueur qui coulait de son front. Oui, je le suis ; je vois que tu es un solide petit garçon, Gregory, et c'est une grande consolation pour moi.

Il y avait quinze jours que nous faisons notre métier. Les petits allaient bien, moi aussi,—quoiqu'il fût rude quelque fois de balayer par tous les temps, et par le mauvais plutôt que par le bon, car nous vivions surtout du mauvais temps. Mais quand, ayant gagné quelque chose par notre petit travail, nous pouvions aller dans la taverne chaude, manger un bon morceau de pain, et boire à nous quatre, une pinte d'ale, il fallait voir comme nous nous redressions ! Il y avait là de plus grands ouvriers que nous ; mais il n'y en avait pas de plus fiers ni de plus contents. —Bravo ! nous disait le bon tavernier ; buvez bien, mangez bien, puisque vous avez bien travaillé ; et sèche-toi un peu près du poêle, disait-il à Jenny, car tes habits sont tout trempés, ma mignonne. Jenny était la plus délicate, mais non la moins active, et sa petite figure aimable nous valait plus d'une bonne aubaine ; c'était presque toujours à elle que les dames donnaient.

—Tu t'en souviens, Jenny ?

—Oui, frère, répondit Jenny.—Je n'ai rien oublié, et je suis heureuse que nos prospérités n'aient effacé aucun de ces souvenirs dans votre cœur.

—Oh ! les bonnes gens, les bonnes âmes," disaient tout bas les employés.

Gregory Sullivan reprit :

—Nous rapportâmes une fois six shellings. Ah ! dame, il avait plu toute la journée, et les chemins se défaisaient presque aussi vite qu'ils se faisaient. Mais quelle bonne journée ! Nous étions revenus crottés jusque par dessus la tête, mais si joyeux, que ma mère n'avait pu s'empêcher de rire et de pleurer en nous voyant rentrer, parlant tous à la fois et lui montrant notre trésor.

Ma mère nous avait dit la veille : " Si j'avais quatre shellings, je ferais du bon bouillon de bœuf à votre père."

J'avais prié le bon Dieu pour lui demander de la pluie et de la boue : Dieu m'avait exaucé.

Mon père trouva le bouillon très-bon. Chacun de nous en avait eu une petite tasse ; il en restait pour le lendemain. Je dormis tout d'un somme après cette belle journée.

Malheureusement, le lendemain soir, quand nous revînmes, le père n'allait pas bien.—Le petit mieux du bouillon n'avait pas duré.

Ma mère ne se coucha pas et me dit que peut-être bien, de bon matin, elle m'enverrait chercher le médecin. Je ne sais comment elle y tenait. C'est la première fois que j'ai senti qu'en ce monde le courage peut tout remplacer, même la force.

J'avais dormi très-tourmenté ; je me réveillai le premier, ma mère dormait, le visage appuyé sur le rebord du lit, dans le milieu de la main de mon père. Je crois qu'elle s'était endormie en le baisant ; je croyais que mon père reposait aussi. Je me levai tout doucement ; mais à mon premier mouvement, je vis que je m'étais trompé ; les yeux de Daniel Sullivan étaient à demi ouverts. Son regard était abaissé sur les joues pâlies de notre mère avec une expression si triste et tendre que je tombai à genoux au bas de mon petit lit. Je pleurais en priant ; mon père m'entendit, " cher petit Gregory " me dit-il tout bas. Et mettant le doigt de son autre main sur sa bouche, il me fit signe de ne pas faire de bruit pour laisser dormir notre mère. Je réveillai avec précaution mes frères et mes sœurs, et nous partîmes tous sur la pointe du pied, avec un sourire de notre père pour adieu, sans que maman se fut réveillée.

Le temps heureusement était, ce jour-là, très-mauvais ; c'était la bonne saison tout à fait. La journée avait déjà bien rapporté, et animés par le profit, nous étions au travail, quand vers la fin du jour, au moment de donner un grand coup de balai dans le macadan délayé par la pluie, au coin de Pall-Mall et de Regent Street,—je vois encore la place,—j'aperçus tout près de moi quelque chose qui était par terre et qui n'avait pas pu tomber du ciel. C'était un portefeuille noir, ni petit ni gros. Comme il était encore très propre et à peine mouillé du côté où il n'était pas tombé, je me dis que bien sûr, il ne pouvait pas y avoir longtemps qu'il était là, et tout en le ramassant, je cherchai des yeux à qui il pouvait appartenir. Joë me dit qu'il croyait bien qu'il avait dû tomber de la poche d'un grand monsieur qui lui avait donné en grondant d'un air assez bourru, une petite pièce blanche d'un demi shelling.

Joë était ravi ; mais où était le grand monsieur ?

Je mis le portefeuille dans ma poche de dessous, et nous reutrâmes plus tôt que de coutume à la maison.

Je montrai dès que je fus arrivé ma trouvaille à mon père.

Il l'ouvrit. Il y avait des papiers dedans.

Mon père et ma mère tremblaient en les lisant. Quand ils les eurent tous regardés, ma mère les remit dans le portefeuille, le ferma, l'entoura de papier avec soin, le ficela bien proprement, écrivit, sous la dictée de mon père, une adresse dessus, et mon père me dit : " Gregory, fais bien attention à ce petit paquet-là, c'est très-précieux. Tu vas aller Norfolk-Street, Harrisson-Hotel, No. 11. Tu demanderas M. James Harrisson ; tu diras que c'est à lui-même qu'il faut que tu parles pour une commission bien importante.

" Quand tu seras devant lui, tu lui de-